

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Claudine Potvin, Stéphane Dompierre (dir.), Collectif

Sébastien Lavoie

Number 158, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2015). Review of [Claudine Potvin, Stéphane Dompierre (dir.), Collectif]. *Lettres québécoises*, (158), 40–41.

☆☆☆

CLAUDINE POTVIN

Tatouages

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2014, 134 p., 23 \$.

La peau qui s'use

Claudine Potvin a longtemps tenu une chronique ici, dans *Lettres québécoises*. Mais n'ayez crainte, je parle ici de son recueil en toute méconnaissance de sa cause, ne l'ayant jamais connue...

La dame est professeure émérite à l'Université de l'Alberta. En plus d'avoir codirigé plusieurs ouvrages critiques, elle a publié des études sur la poésie médiévale castillane, une édition critique des *Rédempteurs* d'Hubert Aquin et signé précédemment deux recueils de nouvelles à l'instant même.

Ses vingt nouvelles, courtes et introspectives, mettent en scène des personnages marqués par la vie. Dans « La passion du tango », la narratrice déclare : « La permanence de toute marque me trouble » (p. 125), ce qui est commun à la plupart des personnages. Ses « récit[s] n'aur[ont] de sens que parce qu'il y aura eu un bref enchantement, une douceur, une entente, une longue conversation de bonheurs, une intensité [...] » (p. 52).

Ses histoires tiennent pour la plupart de l'anecdote révélant la psyché de ses protagonistes. C'est une mère qui voit sa fille revenir à la maison l'avant-bras tatoué d'un « grand K bleu nuit, presque noir » (p. 11) ; elle se met à s'interroger sur la signification de cette lettre (« K de Kafka ou de Kurt ou de Kébec »). À Buenos Aires, une touriste sans enfant adopte une mendiant et sa marmaille « comme on adoptait autrefois ses pauvres dans mon village » (p. 55) (« Au coin de Ayestarán et Rosario »). Une femme ayant pris ses distances de son homme se remémore leurs balades amoureuses dans un cimetière (« Le printemps de Prague »). Un été, une femme attend sa meilleure amie. Cette dernière ne viendra pas. « Vivre dans l'Ouest signifie que les amis et la famille viennent vous visiter une fois pour voir les Rocheuses ou Vancouver. Quand ils les ont vues, ils n'ont plus de raison de revenir » (p. 23), ce qui permet de faire le point sur les raisons qui nous ont poussés à partir (« Appendice »).

L'auteure nous livre ses histoires en usant de différents styles. C'est lorsqu'elle se fait poético-lyrique qu'elle est la plus efficace : « L'exil loge dans les nuits insomniaques d'un duvet bleu. » (p. 92) Il lui arrive aussi de sacrifier la ponctuation pour rendre un sentiment d'urgence : « Une histoire d'amour cachée sans raison apparente pour ne pas s'en faire pour avorter le récit interrompre le battement du cœur le flot du désir l'éclairage d'une chambre noire le flash le son de l'hiver. » (p. 126)

Malgré une plume plus qu'habile, certaines de ces histoires m'ont laissé de marbre.



Ses histoires tiennent pour la plupart de l'anecdote révélant la psyché de ses protagonistes.



CLAUDINE POTVIN

☆☆ ½

STÉPHANE DOMPIERRE (DIR.)

Nu**Recueil de nouvelles érotiques**

Montréal, Québec Amérique, 2014, 376 p., 24,95 \$ (papier), 17,99 \$ (numérique).

La pornographie, antithèse de l'érotisme

Stéphane Dompierre a composé une équipe-choc de certaines des plus belles plumes de sa génération qui ont chacune accepté de livrer un récit « érotique ». Mais disons qu'on est loin d'Anaïs Nin.

Ce qui frappe de prime abord, c'est que les écrivains convoqués sont fidèles à leur manière. Charles Bolduc nous livre une histoire onirique. Marie Hélène Poitras situe la sienne dans l'univers équestre. Roxanne Bouchard traite son sujet par-dessus l'anus avec un humour nécessairement incompatible avec quelque prétention érotique. Et Matthieu Simard et Stéphane Dompierre traînent leur sarcasme désabusé comme Guillaume Vigneault le fait avec son désenchantement.

Ces histoires, comme celles émanant de plumes moins connues, sont pour la plupart marquées du sceau de la pornographie plutôt que de l'érotisme. Bien peu d'entre elles se donnent la peine d'évoquer ; on se contente trop souvent de passer directement au sexe graphique avec un penchant marqué pour le sexe anal, ce qui devient souvent répétitif.

16 indifférenciations de sexe

C'est Geneviève Jannelle (*Punta Cana mon amour*) qui se tire sans doute le mieux de l'exercice en mettant en pratique le vieil adage voulant que ce qu'il y a de meilleur dans l'amour, c'est l'anticipation de ses plaisirs. Avec elle, au moins, on a droit à une montée de la tension sexuelle.

Isabelle Massé, elle, est en phase avec sa société de consommation : elle nous fait le récit d'une jeune professionnelle qui, pour résoudre

une panne de désir résultant d'une surconsommation de verges diverses, passe par une agence de voyages genre macro : « Estimant que sa traversée du désert avait assez duré, elle a décidé de se prendre en main et de se faire prendre en charge pour se faire prendre comme une reine. » (p. 131) Mettons.

Roxanne Bouchard convainc, même si sa nouvelle n'a rien d'érotique. Dans *L'angoisse du morpion avant le coït* (Albin Michel, 2002), Antonio Fischetti démontrait entre autres l'incompatibilité du sexe et de l'humour. Ça se confirme ici. « Un moment d'égarément » caricature à la fois la vie sexuelle des gens de droite et de ces charlatans appelés « coachs de vie » qui donnent dans la numérologie et la spiritualité orientale. On y suit Judith, qui tâche de se décoincer malgré un mari membre du parti conservateur qui ne copule avec elle qu'une fois par mois « pour la patrie » ou « pour le budget ». Découvrant que le mari de Judith ne l'a jamais sodomisée, sa coach de vie consent, à reculer — du moins selon ses dires —, à s'occuper de son anus moyennant un léger supplément : « [...] je le ferai uniquement parce que je crois beaucoup en votre potentiel » (p. 44).

Quelques autres bons coups sont aussi à signaler, Charles Bolduc et Marie Héléne Poitras en tête, mais la plupart des nouvelles manquent leur cible érotique.



STÉPHANE DOMPIÈRE

Les curieux pourront donc lire ces histoires dans le métro, à l'heure de pointe, sans risquer la grossière indécence : elles n'ont rien de bandant. Les autres feront mieux de se rabattre sur le Web où réside la vraie pornographie.

☆ ½

COLLECTIF

Bienvenue aux dames

Nouvelles

Montréal, VLB, 2014, 208 p., 24,95 \$.

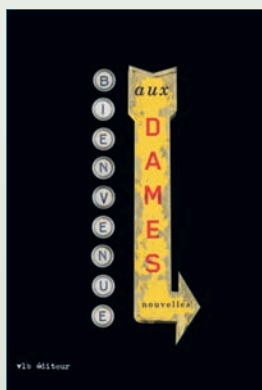
Nouvelles solubles dans l'alcool

Un recueil de nouvelles tournant autour d'un lieu comme une taverne tient indubitablement du bon flash. Cela appelle tout et son contraire. Le résultat dépend cependant de la manière.

« Taverne. Caverne. L'homme y est roi et maître. [...] L'odeur rance de la sueur des solitudes, qui s'expriment collectivement ici. Genre Léopold dans *À toi pour toujours, ta Marie-Lou*. La taverne. Histoires de. Contes pour hommes seulement. Familier. Ordinaire. L'homme se repose. Pas besoin de peindre la salle de bain ici. Besoin de rien réparer. De rien entretenir. Se faire servir comme un prince. [...] pas besoin d'excuse. [...] La taverne. À coups de deux drafts. Sel. [...] Là, on peut se trouver du travail. Ou perdre celui qu'on a. Mais ce qui est dit dans la taverne reste dans la taverne. C'est le serment tacite. Entendu. [...] La taverne. Sanctuaire des mâles alpha. » (p. 41)

Cette taverne dont parle Jean-Paul Daoust, c'est la taverne archétypale d'hier, bien entendu. Celle où la femme était *persona non grata*, mais aussi celle où l'homosexuel n'était pas mal reçu puisqu'il n'existait pas. Dans le récit autofictionnel du poète, le jeune zouf que je suis découvre donc l'existence d'une taverne gaie sise dans « le quartier que l'on nomme aujourd'hui le Village » (p. 38) où s'incrustent des criminels de haut niveau.

L'autofiction, en plus de l'habituelle introspection, c'est aussi la veine (étonnante, compte tenu de son œuvre) de Jean-François Beauchemin où il nous apprend que Dany Laferrière est un solide buveur et un redoutable prophète.



Il a prophétisé le 11 septembre deux semaines avant la date fatidique. Il faudrait ajouter, afin de bien résumer cette nouvelle, quelque chose à propos de Monique Proulx, mais il suffira de mentionner que tout ce qui précède est foutaise puisque démenti : on y croit le temps des roses, mais on n'en est pas édifié pour autant.

C'est sans doute Olivier Loubry et Raymond Bock qui se sortent le mieux de l'exercice fictionnel. Le premier avec le récit d'un barman sardonique qui écoute la relation d'une beuverie qui a mal tourné. Le ton est juste : cynique et livré avec de l'humour noir. « Je leur ai dit que j'avais grandi dans un environnement biculturel, que ma mère était bilingue, mon père bipolaire, que j'avais la double citoyenneté, que je faisais des rapports d'impôts aux deux paliers gouvernementaux et que j'étais étonné qu'ils soient étonnés que je sois bi. » (« Le bout qui manque », p. 131) L'autre réussite, c'est « Charles à rebours », l'histoire de deux anciens camarades d'université dont la vie a fait en sorte qu'ils se perdent de vue l'un l'autre, l'autre se perdant dans la folie. On y revisite l'histoire de Montréal et on la voit se métamorphoser dans le temps.

Des onze nouvelles composant ce recueil, on en laisse plus que moins en raison, souvent, de ce détestable joul qui empêche tout récit de véritablement prendre corps. Combien d'histoires de cette eau incolore et inodore vais-je devoir encore me taper ? Combien de fois vais-je répéter que ce langage ne charrie aucun style ? Je vais vieillir mal et morose, sans doute.